

BIBLIOGRAPHIE

André GOURON, *La science du droit dans le Midi de la France au moyen-âge*, Londres, Variorum reprint, 1984, 360 pages (recueil de 20 articles de 1963 à 1983, addenda, index général).

A défaut de la synthèse que je réclamais dès 1981 (cf. *Provence historique*, t. 26, 1981, p 59) André Gouron nous procure la réimpression des principaux de ses articles sur le droit savant dans le midi de la France au moyen-âge. La très grande unité du recueil témoigne au moins de la constance de pensée de l'auteur en même temps que de la variété des moyens mis en œuvre pour donner au Midi, et plus précisément à la basse vallée du Rhône, la place qui lui revient dans la Renaissance juridique du XII^e siècle. A la lecture, à vrai dire assez ardue pour les lecteurs non spécialistes, de ces contributions¹ portant le plus souvent sur des points de détail, en particulier localisation, datation et attributions d'œuvres juridiques ou identification et reconstitution de la carrière de *jurisperiti*, où doit se déployer une érudition des plus minutieuses puisque de l'établissement de ces menus faits dépendent toutes les généralisations ultérieures, on mesure l'ampleur des résultats acquis mais aussi l'étendue du travail qui reste à accomplir. Le rôle personnel d'André Gouron dans ce bouleversement des connaissances dans le domaine du droit méridional apparaît pleinement au long de ce recueil qui permet de voir l'évolution de sa pensée au cours de vingt années et son apport à la méthodologie et à la problématique de l'histoire juridique entendue comme l'une des composantes capitales de l'histoire intellectuelle du XII^e siècle. Ce que l'on estimait il y a peu encore du début du XIII^e siècle doit être désormais situé un siècle plus tôt : dès les années trente du XII^e siècle des juristes sont actifs en Provence et très vite sont appréciés par les dirigeants politiques laïques et ecclésiastiques, leurs œuvres doctrinales sont originales par rapport à celles d'Italie dont toutefois elles dépendent à l'origine et elles ont eu une influence certaine tant localement que dans des régions plus éloignées. Ainsi, il y a eu une vie intellectuelle dans le Midi au XII^e siècle, centrée sur les droits romain et canonique et elle n'a pas été simple spéculation de savants mais elle a fortement influencé les conceptions de l'Etat, d'une manière encore à préciser, et polarisé la réflexion sociale autour du droit,

1. On trouvera l'analyse des articles parus depuis 1975 dans *Chroniques d'histoire médiévale* dans les t. 29, 31 et 33 (1979, 1981, 1983) de la revue ainsi que dans la prochaine *Chronique*.

« cette expression de la civilisation qui se rapproche le plus étroitement de la perfection » selon l'expression de W. Ullmann. A s'intéresser trop à la pratique on négligeait ce qui l'avait précédé, les hommes et la doctrine, et l'on avait trop centré la recherche sur les notaires, leurs formulaires et surtout leurs registres, quels que soient par ailleurs les résultats importants acquis sur ce point – il reste même dans ce domaine des enquêtes à poursuivre – et l'on aboutissait à une impasse. A. Gouron a été l'un de ceux qui ont porté leur effort du côté des *jurisperiti*, c'est-à-dire au niveau supérieur, où les juristes ne sont plus des praticiens plus ou moins bien formés mais des savants et des conseillers des princes. Ce recentrage des perspectives a surtout contribué à revaloriser le rôle des conseillers et de leurs outils intellectuels et je pense que c'est dans le domaine du changement social que la recherche devrait être poursuivie à la lumière des remarques de J. Ellul sur « l'émergence du droit ».

Qu'on ne s'y trompe pas, ce genre de recherche n'est pas la plantation de petits drapeaux sur laquelle ironisait naguère, avec raison, Roger Aubenas, c'est la redécouverte de l'un des éléments essentiels de l'histoire de la pensée du Midi européen au XII^e siècle, de son efficacité, de son rayonnement. Reste à expliquer son éclipse au début du XIII^e siècle – il me semble qu'elle est antérieure à la crise albigeoise – et lorsque l'essor reprendra autour des universités organisées, vers 1280, ce ne sera plus dans la même ambiance et je ne sais si l'on peut parler de continuité.

Gérard GIORDANENGO.

AMARGIER (P.), *La Parole rêvée, essai sur la vie et l'œuvre de Robert d'Uzes, o.p. (1263-1296)*, Centre d'études des sociétés méditerranéennes, Aix-en-Provence *, 1982, 128 p.

A l'origine de ce livre court et dense, la lecture des « visions » et des « paroles » de Robert d'Uzes (éditées autrefois par J. Bignami-Odier) mais aussi et surtout le rapprochement de deux vies et de deux vocations, celle de Robert et celle de l'auteur ; le besoin enfin, tout simple en apparence, de traduire, c'est-à-dire d'approcher au mieux aujourd'hui et d'interpréter pour nous une œuvre qui brille « sans usure ni patine ».

Le résultat comblera d'abord les historiens qui s'intéressent aux mystiques, aux prophètes, aux visionnaires, à tous ceux qu'A. Vauchez, dans un article récent (paru dans les *Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen-Age/Temps Modernes*, 1984/1, p. 281) appelle les « pouvoirs informels dans l'Église » aux derniers siècles du Moyen Age. La haute naissance de Robert, ses liens familiaux avec les prélats de la région, son engagement dans l'ordre dominicain, son difficile statut de visionnaire pendant les années troublées 1291-1296 en font un très bon témoin de la crise spirituelle qui affecte les élites nobles ou citadines, en Languedoc comme en Provence, à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle.

(*) Adresse du C.E.S.M. : Maison de la Méditerranée, 3-5, avenue Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

Toutefois, le but premier du P. Amargier, n'est pas sociologique, il est phénoménologique : comprendre la vision, la rendre *compréhensible*, examiner ses liens avec le songe, le rêve dans le sommeil et le rêve éveillé, partir à la recherche des « structures de l'imaginaire », saisir les règles du passage du rêve à la parole, de la vision à l'apophtegme, en somme du travail poétique. Inversement repérer les mots et les images-clefs à partir desquels se développe le phénomène visionnaire, tenter d'en décrire la grammaire. Ici encore l'essai du P. Amargier intéressera tous ceux qui, à la suite de M. Reeves ou de J. Le Goff, ont consacré des études aux *visiones* et aux *somnia*, si nombreux et si importants dans la culture médiévale. Ils pourront se risquer ainsi plus aisément au jeu des comparaisons et des rapprochements et pénétrer plus avant sur ce vaste territoire encore largement inexploré.

Mais ce qui donne surtout du prix à cet essai, à mes yeux au moins, et le rend attachant, c'est l'effort constant de son auteur pour éclairer, éclaircir, préciser les liens qui l'unissent à Robert d'Uzes et à ses écrits, révéler aussi les motivations et le sens profond de son travail. Il ne cache pas à son lecteur le ravissement que lui inspira au départ l'œuvre du dominicain provençal et il sait aussi que son interprétation n'est qu'une tentative pour la rendre à nouveau proche, pour abolir le temps et la mort (cf. p. 13, 81, etc.) On comprend alors son désir de rompre avec une certaine « forme » historienne, avec l'érudition habituelle – les notes en bas de page, le recours aux autorités, le retour aux archives : signes trop évidents d'un éloignement irrémédiable –, bref son refus d'un certain type d'analyse historique et son besoin au contraire d'une véritable approche « poétique ».

A vrai dire, la capacité du P. Amargier à nous faire partager son expérience, ou pourrait presque dire son aventure, est si grande qu'on aurait aimé qu'il s'engage plus nettement dans cette voie. Les références à Freud, à Bachelard, à Starobinski, à Barthes, fréquentes dans son texte, m'ont parfois un peu gêné, je dois l'avouer, dans la mesure où elles renvoient à une « nouvelle érudition » dont les fonctions souterraines de refuge et de protection pourraient être en définitive bien proches de celles de la vieille érudition historienne... Nul doute que la sémiologie et la psychanalyse ne rendent difficiles désormais les lectures naïves qui trop souvent encore sont celles des historiens – et c'est bien pourquoi on ne peut s'en passer – mais il peut arriver aussi qu'elles soient encore pour nous une certaine manière de ruser avec le temps, ce qui, on en conviendra, n'est en rien leur vocation première.

Voilà pourquoi peut-être j'aurais aimé que soit pris plus nettement le parti « poétique », ou que le P. Amargier nous en dise plus sur les rapports complexes entre l'écriture, le temps et la mort. Mais ces désirs n'ont rien de critiques, ils sont nés de la lecture attentive de *La Parole rêvée* qui, n'en doutons pas, en suscitera bien d'autres puisque ce n'est pas seulement la vie et l'œuvre de Robert d'Uzes qui sont au cœur de cet essai mais aussi notre propre rapport au passé et notre besoin d'histoire.

J. CHIFFOLEAU.

Paul AMARGIER, *Pétrarque*, Centre d'Etudes des Sociétés méditerranéennes, Aix-en-Provence *, 1984, 209 p.

Pour le Père Amargier, l'heure des synthèses semble venue. S'en réjouiront tous ceux qui, depuis longtemps, suivent avec intérêt les grandes étapes de son itinéraire scientifique et qui ont pu lire, en 1982, son beau livre sur Robert d'Uzes. Le *Pétrarque* qu'il nous offre à présent est l'aboutissement logique des divers articles

qu'il a déjà consacré au poète toscan, dont la vie et l'œuvre sont liés à bien des aspects de l'histoire avignonnaise et comtadine du XIV^e siècle.

Pour l'auteur, la connaissance du grand humaniste passe d'abord par celle de l'homme qu'il fut, dans toute sa densité charnelle et intellectuelle. Ainsi suivons-nous Pétrarque dans ses pérégrinations d'Avignon à Naples, de Rome à Parme, de Milan à Padoue, à travers aussi les amitiés et les affections qu'il a nouées au fil des rencontres et qu'il a entretenues par une abondante correspondance : les Colonna, le roi Robert, l'évêque de Cavaillon Philippe Cabassole, le groupe des humanistes florentins rassemblés autour de Boccace, son frère Gérard – le chartreux de Montrieux – et Laure, vision fugitive, dont la mort lui inspire ses plus beaux vers et en laquelle le Père Amargier, prenant parti dans un vieux débat, voit plus une femme du milieu florentin d'Avignon qu'une aristocrate provençale. On trouvera les morceaux attendus sur les invectives contre l'Avignon pontificale ou contre les médecins, et l'on appréciera la finesse d'analyse avec laquelle l'auteur éclaire les multiples facettes d'une personnalité exceptionnelle : non seulement le poète et le latiniste, mais aussi le passionné de livres et de jardins et, par-dessus tout, l'amoureux de l'Italie, pour laquelle, en 1353, il abandonne définitivement la Provence, afin de passer, dans la « patrie retrouvée », l'automne de sa vie.

Les lecteurs de ce *Pétrarque* prendront de surcroît un très grand plaisir à savourer, dans cette admirable peinture d'un homme et du climat intellectuel, politique et social dans lequel il a vécu, l'élégance d'une langue riche, expressive et nuancée. On aura compris que cet ouvrage est aussi un livre d'auteur : un auteur qui, comme autrefois Pétrarque à ses propres lecteurs, nous donne aujourd'hui par l'écriture une image de lui-même. A travers le fascinant dialogue entre le poète et l'historien, c'est aussi un peu de sa sensibilité, de ses goûts et beaucoup de son talent d'écrivain que nous dévoile le Père Amargier.

Daniel LE BLEVEC.

(*) Adresse du C.E.S.M. : Maison de la Méditerranée, 3-5, avenue Pasteur, 13100 Aix-en-Provence. Nous apprenons que l'Académie toulousaine des Jeux Floraux vient de décerner l'un de ses prix à cet ouvrage. Nos vives félicitations. (P.H.).

Arlette PLAYOUST (sous la direction d'), *Un témoin de l'art roman provençal dans les Hautes-Alpes : le prieuré de Saint-André-de-Rosans (X^e - XVI^e siècle). Histoire, architecture.* Gap, Archives départementales, 1983. 95 p., plans et illustrations.

Sentinelles avancées de l'art roman provençal en Dauphiné, selon l'expression de Jean Vallery-Radot qui le premier a signalé l'importance du monument mutilé dans l'histoire de l'architecture provençale, les ruines du prieuré clunisien de Saint-André-de-Rosans suscitent un intérêt bien tardif dont témoignent la campagne de fouilles aux résultats encourageants de l'été 1984 (une absidiole a été dégagée) et le dossier pédagogique publié par le service éducatif des archives de Hautes-Alpes l'année précédente. Quarante-cinq documents (chartes avec traduction, visites pastorales, inventaires, plans, photographies et, pour les élèves à qui s'adresse ce dossier, renseignements généraux sur le monachisme, la situation religieuse de la région au moyen-âge, le vocabulaire de l'architecture) retracent l'histoire du prieuré et le replacent dans l'environnement local et l'évolution générale.

Bien choisis, les documents proprement historiques seront extrêmement utiles aux historiens ; le résumé des visites de Cluny (doc. 15) retiendra par sa présentation fortement condensée, l'attention de tout utilisateur de ce genre de document : on passe très vite de la ruine à la perfection et de l'excommunication aux charges importantes. Et l'on saura gré aux auteurs d'avoir publié les élucubrations de l'ingénieur Janson des Fontaines qui, en 1825, tente de sauver le monument dans lequel il veut voir les ruines d'un temple de Bacchus, ce qui atteste au moins la virtuosité des sculpteurs du XII^e siècle, qui ont imité à la perfection la sculpture décorative antique.

Au total un dossier bien documenté accessible à tous et qui apporte même du nouveau sur la vie du prieuré du XIV^e au XVI^e siècle.

Gérard GIORDANENGO.

Emile ESCALLIER, *Le mausolée de Lesdiguières*, Gap, Musée départemental, 1983, 36 p., ill. (*Catalogue des collections du Musée départemental de Gap publié sous la direction de Georges Dusserre*, fasc. 1).

La représentation d'une œuvre majeure de la sculpture française du début du XVII^e siècle ouvre avec bonheur une collection consacrée à faire connaître les ressources du Musée de Gap. Malgré sa fortune, François de Bonne, duc de Lesdiguières et dernier connétable de France avait choisi de reposer dans la chapelle de son château familial du Glaisil en Champsaur, qu'il avait fait reconstruire avant d'acquiescer à Vizille et qui est ruiné aujourd'hui. Il y avait déjà fait placer en 1612 le tombeau et la dalle funéraire de sa première femme Claudine de Béranger (+ 1608). Il avait fait appel à Jacob Richier, d'une célèbre lignée de sculpteurs lorrains, qui restera un fournisseur attitré du connétable et de sa veuve Marie Vignon ; à Vizille et à Grenoble, dans le jardin de l'hôtel de ville, ancienne demeure du connétable, deux Hercule de bronze aux traits de Lesdiguières ainsi que la magnifique statue équestre de l'entrée du château attestent les qualités de fondeur de Jacob. De l'œuvre sculpté le mausolée du musée de Gap est la pièce maîtresse (quelques statues du parc de Vizille lui sont attribuées mais sont très abimées) et mérite une célébrité qu'il n'a pas. La forme elle-même est typique du début du XVII^e siècle : Jacob semble d'être inspiré d'un premier projet plus grandiose de son frère Jean (+ 1625) mais la simplicité du décor de marbre noir polarise l'attention sur le gisant du connétable et les quatre bas-reliefs qui illustrent ses faits militaires les plus glorieux en marbre de carrare, d'un blanc éclatant. François de Bonne est au repos, la tête appuyée sur la main gauche, vêtu d'une armure richement ciselée, rien ne rappelle la mort (l'épithaphe a disparu ou n'a jamais été réalisée).

A l'importance historique du personnage correspond un moment funéraire d'une qualité exceptionnelle.

Gérard GIORDANENGO.

Eugen BELLON, *Dispersés à tous vents. L'exode en Allemagne des familles protestantes du Queyras*, Gap, Société d'Etudes des Hautes-Alpes, 1981, 230 p.

Alors que se préparent diverses manifestations pour commémorer en 1985 le troisième centenaire de la révocation de l'Edit de Nantes, l'ouvrage d'E. Bellon

arrive à point nommé. Il s'agit en réalité de la traduction française de l'édition allemande parue en 1977 sous le titre : *Zerstreut in alle Winde*.

Le nom de l'auteur fournit déjà une première indication : le prénom germanique joint au patronyme français signale assez qu'il s'agit d'un descendant de ces nombreuses familles protestantes françaises qui ont fui l'intolérance de Louis XIV à la fin du XVII^e siècle pour s'exiler outre-Rhin et contribuer à ce qu'on a appelé le « Refuge ». Autant dire que l'auteur est parti à la découverte de ses ancêtres issus du Queyras et que la démarche relève, au départ, de la recherche généalogique.

Ce sont les « Bellon » que l'auteur poursuit. Leur pays d'origine est Abriès, d'où trois cents personnes environ auraient alors émigré. Malgré un langage qui relève parfois plus de l'hagiographie que de l'histoire et un discours plus anecdotique que synthétique, l'auteur illustre à travers cet exemple précis et en élargissant son propos plusieurs aspects fondamentaux de cette grande migration religieuse. Ainsi tous les membres d'une famille ne partent pas, du moins pas tout de suite : l'un d'eux reste sur place. S'il abjure dans un premier temps, c'est pour pouvoir régler au mieux les affaires par don, bail ou vente ; plus tard il peut à son tour prendre le chemin de l'exil. Malheureusement aucun document n'est apporté ici comme preuve à l'appui de ce schéma logique (p. 42).

Assez rapidement l'émigration s'est organisée : des gens sûrs restés sur place conduisent les fugitifs dans la montagne ; des relais sont assurés notamment en Suisse où Lausanne et Zurich semblent de véritables plaques tournantes ; enfin, l'arrivée dans une même localité voit le regroupement des gens issus du même village. Ainsi à Langenzell dans le Palatinat, site détruit pendant la guerre de Trente ans et resté inhabité durant une vingtaine d'années, à peu près tous les huguenots, arrivés en 1687, étaient originaires d'Abriès. Pourtant l'installation ne fut pas aussi rapide et définitive qu'on le croit. En 1693 Langenzell, comme Biedersbach, est abandonné et la grande dispersion commence. Une partie des colons gagnent Wilhelmsdorf ou Magdebourg en 1693 et 1694 ; une autre part pour Neu-Schauerberg en 1698 ; d'autres encore pour Dürmenz et Schöneberg en 1699 ; d'autres enfin se retrouvent à Wurmberg en 1700. Les troupes françaises envahissant le Palatinat en 1707, lors de la guerre de succession d'Espagne, provoquent une fois encore la fuite des réfugiés. Ceux-ci, pour avoir franchi la frontière, n'étaient pas parvenus pour autant au pays de la paix.

Au total, l'ouvrage d'E. Bellon, éclaire un peu plus cette communauté du Queyras, même s'il est essentiellement consacré aux « tribulations des huguenots de Langenzell ». S'il a surtout utilisé des ouvrages, parfois déjà de seconde main, pour la France, il a l'avantage de livrer des informations nouvelles tirées des archives de Suisse et d'Allemagne. Si toutes les données ne sont pas absolument sûres – ainsi trouve-t-on encore affirmée l'origine vaudoise des protestants du Queyras et une fois encore sans autre preuve que la proximité géographique du Val Pellice – c'est, en fin de compte, un travail qui sera utile à ceux qui s'intéressent au Refuge et agréable aux amoureux du Queyras.

M.-M. CEZARD, *La Vallouise à travers l'histoire*, Gap, Société d'Etudes des Hautes-Alpes, 1981, 230 p.

Décidément les Alpes continuent à susciter intérêt et publications. Le livre de M.-M. Cézard est issu d'une thèse de l'École des Chartes soutenue en 1942. Le propos est clairement indiqué dans le titre : c'est l'aspect historique que tient l'auteur pour son étude sur la Vallouise, cette vallée du Briançonnais jadis dénommée « Valpute ». Retracer l'histoire d'une vallée n'est pas entreprise aisée ; la monographie – naguère encore tant décriée et récemment revalorisée – reste un exercice exigeant. L'auteur a ainsi décidé de restreindre sa visée aux XIV^e - XVI^e siècles, même si, chemin faisant, elle ne peut éviter de recourir à la période classique ou même, *in fine*, à l'époque contemporaine immédiate.

Les deux parties qui partagent l'ouvrage – la vie politique (pp. 35-101) et la vie économique (pp. 103-169) – offrent l'avantage de la clarté. La vie communautaire, avec ses solidarités et ses lourdeurs, apparaît clairement et il est certain que la charte de 1343 accordant à la Vallouise ses « libertés » a joué un rôle essentiel que l'auteur met justement en valeur. Les institutions aussi bien que l'ancienne économie montagnarde sont présentées avec cette précision que permet seule la pratique assidue des archives. Pourtant cette organisation thématique donne l'illusion d'un immobilisme dans le temps ; un plan chronologique aurait davantage fait apparaître les grandes articulations de la période ainsi que l'inévitable évolution qui s'y produisit.

Quelques présupposés semblent sous-tendre le discours. La notion de l'« histoire immobile » en est un, qui fait écrire à l'auteur par exemple : « C'est presque jusqu'à nos jours que se maintint une sorte de vie en vase clos » (p. 105). Ce qui ne laisse pas de présenter quelque difficulté quand on sait l'ampleur que revêtaient les migrations saisonnières, sur lesquelles d'ailleurs l'auteur attire l'attention : « L'hiver, la vallée était désertée par une grande partie des hommes » (p. 84). Par ailleurs considérer comme une constante la culture de la vigne et des arbres fruitiers pose problème. Certes les aléas climatiques sont mentionnés (p. 113) mais il s'agit du cycle saisonnier. Qu'en est-il des grandes fluctuations séculaires et comment par exemple s'est traduit dans ces montagnes le « petit âge glaciaire » ? Arguer de faits du Moyen Age puis d'autres des XVIII^e ou XIX^e siècles pour fonder l'importance – ou même la présence – de la viticulture de façon continue n'est pas convaincant. L'ouvrage souffre peut-être ici d'un texte déjà ancien victime d'un mythe aujourd'hui anéanti, celui du passé figé pendant des siècles, celui de l'isolat montagnard.

Il faut se réjouir, une fois encore, de voir un travail historique parvenir à la publication car c'est alors seulement, comme l'écrivait Marc Bloch, qu'il est achevé. Qu'il me soit pourtant permis de regretter ici l'absence de la dimension religieuse. Certes M.-M. Cézard avertit d'emblée (p. 11) qu'elle laisse volontairement de côté cet aspect sur lequel, dit-elle, elle aurait pu à dire après le beau livre de J. Marx, *L'inquisition en Dauphiné*, Paris, 1914. Cependant, comment ne pas présenter au moins les grands traits de cette communauté dont le valdésisme constituait justement une originalité ? Comment en tout cas, plus largement, ne pas tenter une approche de cette mentalité paysanne alpine ? Mais tel n'était pas le but visé.

Incontestablement l'auteur connaît bien la période finale du Moyen Age et réussit à faire passer plus qu'un intérêt, un véritable amour à l'égard de cette vallée,

pour le plus grand plaisir du lecteur. Les habitants actuels lui sauront gré de faire revivre ces pages d'histoire écrites par leurs ancêtres ; les touristes et les randonneurs, de les aider à pénétrer un peu dans l'intimité du pays ; les alpinistes, de leur permettre d'ajouter ce « supplément d'âme » — que l'épaisseur humaine du passé peut apporter — à ce cadre somptueux des cimes qui ne serait sinon qu'un monde minéral.

Gabriel AUDISIO.

Archives de la Drôme, service éducatif, *Naitre, se marier et mourir autrefois, Tome I : XVI^e - XVIII^e siècles, Tome 2 : XIX^e - XX^e siècles*, deux dossiers sous pochettes, 61 et 78 documents commentés et bibliographie. Valence, Imprimerie des Archives de la Drôme, 1983.

L'intérêt de ces deux épais fascicules édités à l'occasion d'une exposition sur le même thème dépasse largement l'espace régional qui a fourni de nombreuses et suggestives pièces d'archives ainsi que les résultats d'enquêtes locales dont certaines mériteraient par l'importance des problèmes qu'elles abordent, une publication détaillée par ailleurs (ainsi 1/39, fréquence des prénoms au XVIII^e à Romans et Hauterive). Les auteurs ont pris soin en effet d'élargir leur propos par une bibliographie générale et une brassée de textes législatifs, fac-similés de journaux, documents iconographiques provenant d'autres départements ou d'origine parisienne. Ce parti souvent heureux devrait permettre de multiples utilisations pédagogiques de ces fascicules bien au-delà du Bas-Dauphiné ; de surcroît maintes associations locales pourraient y trouver les matériaux d'expositions historiques et des orientations de recherches ; étudiants et chercheurs enfin tireront profit de nombre de pièces d'archives encore inédites ou peu étudiées révélées par ces dossiers (encore que le document 1/37 ait fait l'objet d'un article de M. Bernos « Une suscitation au Buis-les-Baronnies en 1669, nouvelle contribution à l'étude des sanctuaires à répit » dans *Annales du Midi*, T. 92, n° 146, 1980, pp. 87-93 qui est omis de la bibliographie). On regrette cependant une absence presque totale de références (datation plus précise, auteurs, lieu d'édition ou provenance) pour les documents iconographiques, dont les auteurs sont moins responsables sans doute que les institutions qui leur ont fourni les clichés. Mais l'on reste perplexe devant le très curieux document 2/33 laconiquement légendé « un enterrement civil - musée du Louvre » — peut-être un dessin d'époque révolutionnaire ? — et il paraît regrettable de reproduire des ex-voto sans préciser leur localisation exacte (1/23, Notre-Dame des Lumières, Goult-Vaucluse ; 2/13, Saint-Marcel, terroir de Marseille ; 2/15 bis, Notre-Dame de Bon-secours à Carcès-Var). A cette réserve près, l'entreprise est digne d'éloges et nous laisse espérer la publication d'autres dossiers aussi denses et copieux.

Régis BERTRAND.

Luigi MONGA, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile (1588-1589)*, Genève, Slatkine, 1983, 328 p.

Depuis plusieurs années déjà le Centre Interuniversitaire de Recherche sur le

Voyage en Italie, implanté à Turin, publie des études sur ce thème et notamment des textes inédits dans une « Bibliothèque du voyage en Italie ». C'est dans cette série que se situe l'ouvrage de L. Monga, universitaire de Nashville, Tennessee (U.S.A.) qui a repéré ce manuscrit dans le merveilleux fonds ancien de la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence.

On ne dira jamais assez la difficulté que présentent les éditions de sources – spécialement celles du XVI^e siècle – et le service qu'elles offrent en rendant accessibles ces textes insoupçonnés. L. Monga a pris le parti de respecter l'orthographe fantaisiste et le vocabulaire de l'auteur tout en restituant accentuation et ponctuation. Ainsi le document garde sa fraîcheur tout en offrant une lecture facile.

L'auteur anonyme, accompagné de sept autres gentilshommes avec leurs serviteurs, part de Paris le 21 septembre 1588 pour l'Italie. Le cortège emprunte la « route ducale » par le Mont Cenis, traverse Milan et Florence pour s'arrêter à Rome. De là notre voyageur se dirige vers Naples, la Sicile et jusqu'à Malte. Tout au long de la route il raconte à un ami – réel ou fictif – les merveilles qu'il découvre, les villes qu'il visite, les églises qu'il admire. Ces descriptions, accompagnées des réflexions de l'auteur, constituent un bel exemple de cet attrait que l'Italie continuait à exercer sur les contemporains de cette fin de siècle. Quoiqu'il s'agisse d'un voyage d'agrément et d'instruction (« le désir de voir »), les conditions matérielles nous paraissent bien rudes. Témoignage sur les mentalités aussi. La crédulité religieuse, présente partout, s'exacerbe particulièrement autour du culte des reliques comme à Lucques ou à Lorette. Les *curiosités* ne manquent pas non plus d'attirer notre homme, comme cet incroyable inventaire d'objets hétéroclites observés chez un apothicaire de Naples (pp. 101-103) ou la technique de fabrication du sucre à partir de canne cultivée en Calabre (p. 166).

L'intérêt du texte lui-même se double de l'enrichissement considérable apporté par l'introduction et les notes qui représentent environ la moitié de l'ouvrage. Le souci d'identification des noms cités – personnes et lieux – ainsi que le rapprochement de ce témoignage avec d'autres contemporains révèlent l'intelligente érudition de L. Monga tout autant que son ouverture d'esprit (par exemple une technique de rhinoplastie déjà connue alors et aujourd'hui encore pratiquée dans nos hôpitaux, pp. 266-268).

Ces « discours viatiques » se placent ainsi dans la grande tradition du voyage en Italie, indispensable à qui prétend au titre d'« honnête homme ». Pourtant on peut se demander si ce voyage ne fut pas aussi une sorte d'évasion hors d'un monde alors tellement troublé. Il est en effet curieux que l'auteur anonyme ne fasse jamais mention des événements dramatiques qui se déroulèrent en France durant son voyage et dont il fut certainement informé, vu les contacts qu'il établit en Italie et particulièrement à Rome. L'historien regrettera peut-être qu'une place plus grande n'ait pas été accordée au contexte historique italien qu'il eût probablement mieux valu traiter en introduction plutôt que de le distiller dans les notes.

Ce livre reste un bel ouvrage qui ne manquera pas d'intéresser les Provençaux sensibles à l'Italie. Sachons gré à notre collègue américain d'avoir exhumé un manuscrit qui gisait chez nous et qui, sans lui, y dormirait encore, inconnu...

Gabriel AUDISIO.

Jean-Noël MARCHANDIAU, *Outils agricole de la Provence d'Autrefois*, Préface d'E. Le Roy Ladurie. Aix, Edisud, 1984, 200 pages, environ 100 illustrations.

C'est une heureuse initiative que d'avoir fait sortir de la clandestinité où dorment trop de bons mémoires de maîtrise l'enquête de J.-N. Marchandiau sur l'outillage agricole. On trouvera dans ce petit livre une bonne étude du vocabulaire qui exploite et regroupe les informations que fournissent les principaux dictionnaires et lexiques disponibles et les enrichit des résultats de quelques sondages dans des actes notariés. Une illustration abondante et variée (photographies, gravures, dessins), dans l'ensemble bien choisie, met face à face les mots ainsi recensés et les choses données à voir. Le commentaire technique est précis, simple, clair. Il s'insère toujours dans une évocation concrète et sensible des gestes de l'utilisateur, des travaux des champs et des temps forts de la vie rurale. La fréquentation des musées et collections et, surtout, le dialogue attentif avec les hommes nourrissent ce travail et le rendent vivant et chaleureux. Si le titre place à juste titre l'ouvrage dans une perspective de longue durée, car cet outillage d'autrefois est à la fois celui d'hier et celui de la Provence médiévale, l'auteur ne tombe pas pour autant dans le piège de l'histoire immobile et fournit des points de repère pour une étude de l'évolution des techniques. L'ouvrage se ressent du cadre initial qui fut le sien, une recherche limitée au Comtat et aux pays du bas-Rhône. Les départements du Var, des Alpes-Maritimes et des Alpes de Haute-Provence, trop souvent sacrifiés dans les ouvrages généraux d'histoire et d'ethnologie de la Provence sont ici présents de façon trop marginale et ne sont connus que de seconde main. Le titre est de ce fait, trompeur. Même s'il ne donne qu'une vue partielle de l'outillage agricole en Provence, ce livre devrait rendre de grands services.

Noël COULET.

La scoperta delle Maritime. Momenti di storia e di alpinisme, Cuneo, ed. L'arciere, 1984, 263 pages, très nombreuses illustrations dont 10 hors-texte couleurs.

Depuis sa récente installation dans les nouveaux locaux du couvent des Franciscains, le musée de Cuneo s'attache à présenter des expositions qui dressent l'inventaire, sous des formes diverses, du patrimoine culturel de la ville et de sa région. L'exposition qui vient de fermer ses portes et que prolonge un catalogue richement illustré concerne très directement les Provençaux, ne serait-ce que parce que ces Alpes-Maritimes ne se limitent pas aux Alpes Piémontaises mais comprennent aussi le département du même nom et la haute vallée de l'Ubaye. Ce volume est une excellente contribution à la géographie historique des Alpes. Plus encore que de géographie historique c'est d'histoire de la géographie qu'il s'agit ici : La géographie sous ses différentes formes : les descriptions et chorographies, notamment celle de Gioffredo qui fait l'objet d'une ample étude de Paola Sereno ; les cartes dont on suit les progrès vers la précision depuis cet étonnant schéma précartographique des magasins de la gabelle de Nice que présente Rinaldo Comba ; les guides, dont on voit les transformations tout au long du XIX^e siècle ; les grandes synthèses de la géographie contemporaine, comme celle de Blanchard dont P. Guichonnet évoque la grandeur et les limites. Et, comme la géographie sert d'abord à faire la guerre, un abondant dossier de cartes, schémas et photographies éclaire un aspect défensif particulièrement sensible dans une montagne frontrière. Mais la

découverte des Alpes-Maritimes n'est pas seulement le fait des mutations du regard des « doctes » et des curiosités des voyageurs. Elle doit beaucoup à l'approche des alpinistes, surtout lorsque ceux-ci, comme le Niçois Victor de Cessole, une attachante figure à juste titre mise en relief dans ce volume, associent à la recherche de l'exploit physique une intense curiosité envers la nature et les hommes. Trait d'union entre l'histoire et le présent, une analyse remarquablement conduite de dessins d'enfants clot le volume par une réflexion sur la découverte des Alpes par les élèves des écoles primaires dans la région.

Noël COULET.

Bernard MONTAGNES, o.p., *Sébastien Michaëlis et la Réforme d'Occitanie (1594-1647)*, Rome, 1984 (Istituto Storico Domenicano, Santa Sabina), 276 p., hors-texte, index.

Tandis qu'à Paris, en novembre 1591, était exécuté par pendaison le Président Brisson, accusé de trahison ; en Provence, ce sont les flammes du bûcher où le prêtre Gaufridy, convaincu de sorcellerie, montait le 30 avril 1611, qui éclairent de leurs sinistres lueurs les premières années du dix-septième siècle. Illustrations pénibles de ce que furent les fureurs convulsives dont cette époque, plus qu'aucune autre, devait être secouée. Ce sont aussi les vingt années au cours desquelles le frère prêcheur marseillais, Sébastien Michaëlis, fut appelé à exercer au plan national son activité réformatrice.

Né à Saint-Zacharie en 1543, d'une famille de tabellions d'origine marseillaise (son frère Melchion sera notaire à Marseille), Sébastien Michaëlis devait prendre l'habit dominicain au couvent de Marseille en 1560. Dans cette maison religieuse, « les frères se faisaient gloire d'appartenir à la Congrégation réformée dite de France, fondée dans la Provence et le Languedoc en 1497, transformée en province occitane en 1569. La ferveur régulière régnait dans ce couvent que l'évêque Pierre Ragueneau, dans un rapport au pape Pie V en 1566, déclarait peuplé de frères compétents et savants, docteurs et maîtres en théologie, fidèlement attachés à l'Eglise, zélés pour le ministère de la prédication. Cette réputation leur valait d'être souvent appelés par les consuls à prêcher l'Avent et le Carême dans l'Eglise des Accoules, où la ville entretenait à ses dépens un prédicateur chargé de maintenir Marseille dans son attachement indéfectible au catholicisme romain face à la disidance protestante.

C'est dans ce milieu dévot, plus fidèle à la tradition qu'ouverte à la modernité, affronté, mais de loin, à la déchirure de la chrétienté par la Réforme, que Sébastien Michaëlis fit son apprentissage de la vie dominicaine sous la direction d'un ancien. Ce dernier avait aussi la charge de lui apprendre le latin à la perfection, non pas dans les auteurs classiques, rhéteurs et poètes alors remis à la mode, mais dans la Vulgate, comme un homme du moyen âge »¹.

C'est au destin de cet homme du Moyen-Age, quelque peu égaré dans son siècle, se réclamant fièrement de son appartenance provençale, ainsi que de sa dévotion aux « glorieuses dames » de l'évangile — selon sa propre expression —,

1. B. Montagnes, *Sébastien Michaëlis, frère prêcheur du couvent de Marseille*, Marseille, revue municipale, n° 118, (1979), p. 19.

dont on vénère la mémoire à la Sainte-Baume et aux Saintes-Maries-de-la-Mer, que le R.P. Montagnes vient, à la suite de diverses études préparatoires déjà publiées, de consacrer l'ouvrage, objet de la présente recension. L'ensemble des travaux du Rév. Père constituant la plus remarquable contribution à une meilleure connaissance de notre histoire méridionale à la fin du seizième siècle, aussi bien que pour la première moitié du dix-septième : Sébastien Michaëlis se trouve en effet au centre de tous les débats, procès et controverses de ce temps. Il est de toutes les batailles, l'intrépide lutteur jamais abattu².

C'est au couvent de Toulouse où il parachevait ses études de théologie – il y fut ordonné prêtre le 17 mars 1565 – que Michaëlis fut affronté pour la première fois aux rudes violences des guerres de religion, quand les huguenots, en mai 1562, s'emparèrent de l'hôtel-de-ville toulousain et n'eurent de cesse qu'après avoir mis à sac diverses églises et couvents de la cité, parmi lesquels celui des Jacobins. Dans la pauvre cellule de l'étudiant, les pillards ne trouvèrent pour tout butin qu'un manuel de logique et un recueil de sermons, mais cet événement devait marquer à jamais la sensibilité de celui qui allait devenir un champion de la lutte contre les ennemis de la foi catholique.

S'ouvre ensuite pour Sébastien Michaëlis, revenu en 1571 au sein de son couvent d'origine, la plus longue période marseillaise de son existence. Devenu prieur de cette maison, en 1574, il lui reviendra d'achever la belle église conventuelle (Saint-Cannat) qui subsiste encore aujourd'hui. Il quittera la ville de Marseille, après avoir prêché, entre autres activités, l'Avent de 1577 et le Carême de 1578 aux Accoules, « au grand contentement et bon exemple de tout le peuple », en 1594 seulement.

C'est précisément sur la date de 1594 que s'ouvre l'étude du R.P. Montagnes aujourd'hui présentée au public : Michaëlis devenu prieur provincial de la province occitane de son Ordre, ayant alors formé, depuis quelques années, le projet de réformer les couvents du Midi, la réalisation de ce projet ne put prendre effet, fort modestement d'ailleurs, qu'en 1594, au couvent dominicain de Clermont-l'Hérault.

Un religieux originaire de ce bourg, aujourd'hui héraultais, Jacques Archimbaud, né vers 1584, fit profession dans les mains de Sébastien Michaëlis le 21 novembre 1599 pour le compte du couvent de Toulouse, où il devait rendre le dernier soupir en 1667. Parce que Archimbaud, disciple de Michaëlis, était plus que quiconque capable de dire : « J'étais là. J'ai vu tel événement. J'y ai participé », ce fut lui qui prit la plume pour narrer l'histoire de cette réforme occitane dont il avait été l'un des acteurs. C'est durant les années 1655-1665 que le frère prêcheur travailla à rédiger en un latin limpide l'œuvre qui devait rester inédite durant 320 ans.

L'ayant retrouvée, en ayant étudié les deux manuscrits existants, de Paris et de Rome, le savant éditeur a choisi de nous restituer aujourd'hui un texte critiquement établi de cet ouvrage. On reste confondu devant la somme de recherches

2. Outre l'article plus haut cité de la revue *Marseille*, on consultera, du même auteur, la notice du *Dictionnaire de Spiritualité* (t. X, col. 1165-1171), ainsi que ses articles de l'*Archivum fratrum praedicatorum*, revue de l'Institut Historique Dominicain de Rome : « S. Michaëlis et les débuts de la Congrégation Occitane réformée » (t. 49, 1979, p. 193-232) ; « Quatre lettres inédites de S. Michaëlis » (t. 50, 1980, p. 273-305) ; « L'expérience intérieure de Pierre Girard » (t. 53, 1983, p. 339-365).

archivistiques que représentent les quelques 420 notes d'apparat critique qu'il faut avoir la patience de lire avec grand soin, car elles apportent une foule de renseignements inédits, capables de jeter une lumière tout à fait nouvelle sur les événements de la période concernée. Et Dieu sait que de 1594 à 1647 furent nombreuses et contrastées les péripéties aux conséquences décisives pour la suite de l'histoire de ce siècle que l'on qualifie, à tort ou à raison, je ne sais, de « grand ».

Aux spécialistes de cette époque, nous nous permettons de recommander les soixante notices biographiques où l'auteur, à la fin de l'ouvrage, présente les protagonistes de cette histoire, avec un luxe de précisions tel, que ce catalogue ne manquera pas de rendre les plus signalés services à tous ceux qui travaillent dans ce champ de la recherche historique.

De l'ensemble de l'œuvre se dégage le visage d'un homme, celui de Sébastien Michaëlis, qui se révèle à nous avec son tempérament tout d'une pièce, fougueux avec passion, ayant exercé sur ses nombreux disciples une incontestable fascination, en vérité le champion énergique d'une chrétienté en état de siège³.

Paul AMARGIER.

INFORMATION

CONGRES DE LA FEDERATION HISTORIQUE DE PROVENCE

Le congrès annuel de la Fédération historique de Provence se tiendra à Avignon les 5 et 6 octobre 1985 sur le thème : *Controverses, tensions et affrontements religieux*. Il y sera fait écho à la Révocation de l'Edit de Nantes, dont c'est le tricentenaire ; néanmoins le thème sera envisagé sans limitation de durée.

Peuvent déjà être annoncées des communications portant sur les controverses à Orange à l'époque de la Réforme, l'expulsion des Morisques de Provence, le débat autour des miracles de J.-B. Gault, évêque de Marseille ; le protestantisme à Aix-en-Provence dans les années précédant la Révocation ; les visites pastorales de Mgr Soanen, évêque de Senes ; le protestantisme à Avignon au XIX^e siècle.

Le programme complet et définitif sera diffusé ultérieurement.

3. A l'heure où le R.P. Montagnes quitte Marseille pour Rome où la confiance de ses supérieurs l'appelle à la direction de l'Institut Historique Dominicain, ses amis de « Provence Historique », revue à laquelle il a plusieurs fois collaboré, lui adressent tous leurs vœux pour la suite de ses recherches et travaux.

